

Ceci fait partie de la série

Comment la Bible nous est parvenue

De

Neil R. Lightfoot

Leçon 5

LE TEXTE DU NOUVEAU TESTAMENT

Nous avons vu que les autographes du Nouveau Testament n'existent plus. Peut-être nous demandons-nous pourquoi le Maître Suprême du monde permettrait cela. Nous sommes sans doute tentés de demander pourquoi Dieu ne fit pas rassembler et stocker toutes les lettres originales des auteurs inspirés, afin qu'elles soient en sécurité pour les siècles à venir. On n'a pas de réponse à de telles questions. Cependant, nous pouvons comprendre la nécessité de faire des copies ; autrement il n'aurait pas été possible de faire circuler le texte écrit. De plus, nous savons que pour faire des copies, il fallait les originaux.

Faire des livres, c'est créer des problèmes persistants. Même aujourd'hui, avec nos méthodes modernes de fabrication des livres, il nous arrive de trouver des erreurs flagrantes dans les textes publiés. Quelques-unes des plus grandes erreurs de l'histoire de la Bible écrite ont été commises depuis l'invention de l'imprimerie. On décomptait plus de 400 erreurs dans la version anglaise du Roi Jacques de 1611. Ces erreurs furent corrigées lors d'une édition qui parut deux ans plus tard.

Vu les erreurs commises dans les textes imprimés de la Bible à notre époque, on peut comprendre les inadvertances qui se glissaient dans le texte du Nouveau Testament à l'époque ancienne. Tous les livres anciens devaient être faits à la main, et aucune main, aucun œil humain n'est assez expert pour éliminer tout danger d'erreur. On en fit donc, qui furent ensuite copiées et mélangées au texte de base.

CRITIQUE TEXTUELLE

La présence de ces erreurs dans la Bible est à l'origine d'une science littéraire très développée, appelée "critique textuelle". Cette science est également appelée la critique interne, par contraste à la critique externe. Cette dernière étudie les auteurs, les dates de rédaction, les valeurs historiques des documents, etc., tandis que la critique interne concerne précisément les textes mêmes de ces documents.

La fonction du critique textuel est claire : par une comparaison et une étude de toutes les indications disponibles, il cherche à restaurer le texte original de l'auteur. Le critique textuel du Nouveau Testament cherche, en somme, à enlever la menue paille des mauvaises lectures infiltrées dans le texte grec original. Il se rend compte que sa tâche est aussi importante que le message du texte lui-même. Pourquoi s'occupe-t-il tant du texte grec ? Parce qu'il sait que le seul moyen d'avoir une traduction moderne fiable est de s'assurer que la source est libre de toute impureté. Il se rend compte que si le texte grec est erroné, toutes les traductions faites à partir de ce texte le seront également.

ERREURS DES COPISTES

Nous avons la possibilité de regarder les manuscrits existants pour y recenser et classer les types d'erreurs commises par le scribe ancien. Ces erreurs surviennent de deux manières : volontairement ou involontairement.

1. Erreurs involontaires. Les méprises de la main, de l'œil ou de l'oreille sont fréquentes dans les manuscrits ; très faciles à repérer, elles ne posent normalement aucun problème. Souvent le scribe, ayant sa copie devant lui, prend un mot pour un autre, et inscrit le mauvais terme. Parfois, il confond des mots avec un son similaire, comme en français on confond parfois "affluence" et "influence". Fréquemment le scribe — surtout le scribe sans formation dans la langue de son texte — comprend mal le passage à cause d'une mauvaise division des mots. Nous pouvons comprendre ce cas de figure lorsque nous nous souvenons que, pendant la très grande majorité de la période onciale, les lettres étaient serrées les unes contre les autres, sans espaces entre elles.

Tous les manuscrits contiennent des erreurs par omission ou par ajout. Un mot est parfois oublié par un copiste sans raison apparente et probablement par accident. Le plus souvent, les omissions sont l'effet de l'apparition, quelques lignes plus loin, de mots similaires. L'œil du scribe peut sauter, par exemple, de la fin de la ligne 6 vers un mot similaire à la fin de la ligne 10. Le scribe peut également ajouter à sa copie en inscrivant le même mot — ou quelques lignes — deux fois de suite. Le critique textuel, en comparant les différents documents, arrive à déceler et à expliquer sans difficulté ces erreurs.

Une autre sorte d'erreur, plus difficile à résoudre, vient de la pratique qui consiste à écrire des notes explicatives dans les marges du manuscrit. Ces notes sont parfois incorporées plus tard dans le corps du texte, se confondant ainsi à l'original. Soulignons que les manuscrits du Nouveau Testament ne contiennent que très rarement ce genre d'ajout ; lorsque cela se produit, les critiques textuels l'identifient rapidement.

2. Erreurs intentionnelles. Les erreurs involontaires dans le texte sont nombreuses mais généralement sans gravité. Ce qui est plus problématique pour le critique textuel, ce sont les variantes insérées délibérément par le scribe. Nous ne devons pas penser que ces insertions

furent faites par un scribe malhonnête dans le but de trafiquer le texte. Au contraire, l'intention du scribe était presque toujours bonne ; il ne voulait que "corriger" ce qui était pour lui une faute dans la copie. Ceci arrivait souvent dans la transcription des Évangiles. Si le scribe trouvait dans un Évangile une déclaration de Jésus semblable à une déclaration dans un autre Évangile, il arrivait qu'il modifie l'une pour qu'elle soit exactement comme l'autre. Ceci explique peut-être une variante trouvée dans deux versets de Matthieu et de Luc. En Matthieu 11.19, les traductions plus anciennes donnent : "La sagesse a été justifiée par ses enfants", le parallèle exact de Luc 7.35. Les traductions plus récentes de Matthieu mettent "œuvres" et non "enfants", afin de s'aligner sur les témoins les plus anciens. Nous devons supposer qu'un scribe avait changé (exprès ?) "œuvres" en "enfants" pour mettre Matthieu en harmonie avec Luc ; il est pratiquement certain qu'à l'origine les deux déclarations n'étaient pas identiques.

RÈGLES FONDAMENTALES DE LA CRITIQUE TEXTUELLE

La variante sur "enfants" et "œuvres" citée ci-dessus pourrait être traitée de différentes manières. Au fil des siècles, la critique textuelle a formulé un certain nombre de règles ou principes de base devenus d'une valeur inestimable lorsqu'on doit décider entre variantes dans les manuscrits. Ces règles ne sont pas inviolables, mais elles servent à guider et à stabiliser le critique.

Gardant en tête le problème cité, il est intéressant de voir ce qui arrive lorsqu'on applique ces règles. Un des principes de base spécifie que la leçon la plus difficile à comprendre (*lectio difficilior*) doit être préférée. Au premier abord, sans plus d'explications, cette règle peut prêter à confusion. Il est évident que certaines erreurs par omission ou par ajout sont de nature à embrouiller le texte et à en faire un amalgame insensé. Dans ce cas, si l'on choisit la leçon la plus difficile, le texte qui en résulte n'aura aucun sens. Mis à part les bévues de cette sorte, il reste vrai que la lecture la plus difficile est pratiquement toujours la meilleure, puisque le scribe avait tendance à faciliter les points difficiles dans son texte copié. S'il voyait devant lui un passage qu'il ne comprenait pas, ou un mot qui

ne lui était pas familier, il pensait que tôt ou tard quelqu'un allait le changer. Il se mettait donc à altérer légèrement le texte, dans le but de l'améliorer. Dans Matthieu 11.19, quelle lecture faut-il préférer, entre "enfants" ou "œuvres" ? Laquelle est la plus difficile ? Sans doute s'agit-il du mot "œuvres", qui laisse ainsi une différence d'un mot entre Matthieu et Luc.

La résolution de ce problème dans Matthieu illustre d'autres principes importants de la critique textuelle. Dans une situation quelconque, la qualité des témoins est plus importante que leur quantité. Autrement dit, il vaudrait mieux peser les témoins que les compter. Bien que l'on puisse appuyer une lecture quelconque par des milliers de manuscrits, si ces textes sont récents et s'ils contredisent les onciaux anciens, leur témoignage doit être rejeté. Dans le cas de Matthieu 11.19, qu'indiquent les manuscrits et les versions ? Où trouver de telles informations ?

Essayons de répondre brièvement à cette question ; puis nous reprendrons notre investigation. Si vous lisez Matthieu 11.19 dans, disons, la Nouvelle Version Segond Révisée (version "Colombe", 1978), vous verrez cette note : "Certains manuscrits portent : *a été justifiée par ses enfants* (Lc 7.35)". Cela est suffisant pour la plupart des lecteurs ; cependant, si vous désirez voir exactement ce qui est dit dans les témoins anciens, vous serez obligé de le lire dans une édition du Nouveau Testament en grec, qui donnera, en bas de page, une série d'abréviations indiquant les témoins pour et contre l'utilisation du mot "œuvres" en Matthieu 11.19.

Qu'indiquent donc les manuscrits concernant les mots "enfants" et "œuvres" dans ce texte ? Le mot "enfants" est employé dans le Codex Ephrem et le Codex Bezae (tous deux du 5ème siècle), pratiquement tous les autres manuscrits plus récents, ainsi que la version du Syriaque Ancien et toutes les versions latines. Le mot "œuvres" est utilisé dans le Vaticanus et le Sinaïticus (tous deux du 4ème siècle) et quelques autres témoins moins importants. Ceci signifie que les témoins — versions et manuscrits — pour "enfants" se comptent par milliers et que les témoins pour "œuvres" ne sont que quelques-uns. Mais la qualité des témoins compte plus que la quantité. Sans aucun doute, dans ce cas la qualité milite en faveur du mot "œuvres" tel qu'il se trouve dans le Vaticanus et le Sinaïticus. Ainsi, à cause de

l'accord entre ces deux onciaux anciens, toutes les dernières traductions donnent "œuvres" et non "enfants" en Matthieu 11.19. Très souvent, comme dans ce cas, une lecture appuyée par le Vaticanus et le Sinaïticus est acceptée, de ce fait, comme authentique. Ceci confirme la suprématie inégalée de ces deux onciaux en tant que témoins du Nouveau Testament.

Considérons une autre règle essentielle. Dans des textes parallèles tels que nous en trouvons dans les Evangiles, on préfère généralement des lectures différentes. Tous les Evangiles déclarent leur conviction que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. Cependant, pour développer ce point de vue, chacun emploie des descriptions et des mots différents. Au fil des siècles, ces dissemblances verbales tendaient à être "harmonisées" par les scribes. On arrive ainsi à la conclusion que, s'agissant de textes parallèles, le récit qui maintient de légères différences verbales est généralement le meilleur. Dans notre exemple de Matthieu 11.19, les premiers manuscrits maintiennent une distinction verbale entre les deux récits. Cela constitue une raison de plus pour préférer le mot "œuvres" dans ce passage.

Il existe, naturellement, bon nombre d'autres règles similaires s'appliquant à la critique textuelle, parmi lesquelles certaines d'un caractère bien plus techniques que celles que nous avons vues. Ces quelques exemples donneront, je l'espère, un aperçu de ce qui se passe dans l'esprit du critique textuel. Ce qui est, pour une personne inexpérimentée, un amalgame de données déroutant, s'avère être pour le spécialiste un trésor d'informations dans lequel la lecture originale reste intacte. C'est dans cet esprit, et selon des principes somme toute précis, qu'il se met au travail.

EN RÉSUMÉ

Les livres du Nouveau Testament nous sont parvenus par le moyen de milliers de copies. Bien que Dieu ait inspiré les auteurs du texte, il ne l'a pas fait pour les copistes. La critique textuelle interne cherche à contrecarrer les erreurs inévitables des scribes et à retrouver la vraie forme du texte. La multitude d'erreurs involontaires glissées dans le texte ne sont pas difficiles à déceler. D'autres modifications, intentionnelles et faites habituellement par un scribe qui pensait bien faire, sont moins faciles à

repérer. Le critique textuel est tout de même armé d'un bon nombre d'aides pour surmonter le problème. Dans un cas comme Matthieu 11.19, le mot "œuvres" est meilleur que le mot "enfants" parce que 1) la qualité des témoins vaut plus que leur quantité, 2) la lecture la plus difficile est à

préférer, et 3) la variante du passage parallèle est habituellement la plus valable. Ce ne sont que quelques illustrations de la multitude de règles solides sur lesquelles se fondent la critique textuelle. Cette science rigoureuse permet d'avoir un texte sûr et une foi inébranlable.

QUESTIONS

1. Quelle est la tâche de la critique textuelle ? S'associe-t-elle à la critique externe ou à la critique interne ?
2. Donnez une liste d'erreurs involontaires qui peuvent se glisser dans un manuscrit. Quels sont quelques exemples de variantes intentionnelles ? Des deux sortes d'erreurs, laquelle pose pour le critique textuel le plus grand problème ?
3. Expliquez quelques-unes des principales règles de la critique textuelle.
4. Comment est-il possible que l'autorité de quelques témoins puisse avoir plus de valeur que celle d'un grand nombre de témoins ? Quel serait le résultat si l'on ne suivait pas cette règle ?